Travaux du 19ème CIL | 19th ICL papers
Congrès International des Linguistes, Genève 20-27 Juillet 2013
International Congress of Linguists, Geneva 20-27 July 2013

19 ICL
19th International Congress of Linguists
July 21-27 2013
Geneva - Switzerland

**Emanuele FADDA**

Université de la Calabre, Italy

lelefadda@gmail.com

# *L. J. Prieto ou le dernier sémiologue structurel*

oral presentation in workshop: 110 L'Ecole linguistique de Genève: histoire et actualité (Claire FOREL et Christian PUECH)

Published and distributed by: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Rue de Candolle 2, CH-1205 Genève, Switzerland
Editor: Département de Linguistique de l'Université de Genève, Switzerland
ISBN:978-2-8399-1580-9

# L. J. Prieto,
# ou le dernier sémiologue structurel

Emanuele Fadda
*Université de la Calabre*

*Il tempo della vita vissuta e quindi morta di un* uno
*può (...) essere tempo* passato
*e quindi tempo non totalmente morto*
*nel* ricordo *degli* altri –
*e solo nel ricordo degli* altri.
L. J. Prieto

**Abstract**
This sketchy presentation of L. J. Prieto (1926-1996) is focused on the last – and less known – works of this Argentinian semiotician, as a sort of conclusion of 35 years of scientific activity. Then, the major works written before the *Saggi di semiotica* are only considered insofar as they gave a contribution to his final *summa*. In this way, it is possible to show how Prieto's thought has a value which is not just an historical one – rather, it leaves to us a legacy and some tasks to work on in the next years.

**Keywords:** L. J. Prieto**,** semiotics, antroposemiosis, knowledge, interpretation

Dans la brève présentation qui suit, mon choix a été celui de favoriser les œuvres tardives et moins connus du sémiologue argentin, et ne considérer les précédentes qu'à lumière de la pensée mature. De cette façon, j'espère pouvoir offrir une perspective qui n'est pas la seule possible, mais peut-être la meilleur pour montrer comme c'est faux de dire que la pénsée de ce savant ne revêt aujourd'hui qu'un intérêt historique, dont la valeur novatrice serait épuisée depuis longtemps.

## 1. Un structuraliste bien étrange

On peut sans doute encadrer Prieto dans le milieu de la linguistique et de la sémiologie structurales de tradition européenne (c'est pourquoi il a été appelé à assumer la chaire de Saussure), mais il s'en détache aussi pour plusieurs raisons : d'abord pour sa formation en autodidacte, en Argentine, et pour son histoire professionnelle compliquée et se déroulant dans trois continents, mais surtout pour sa rigueur formelle de pensée et d'écriture et son attention pour la logique, telle qu'on

pourrait affirmer qu'il s'agit d'un structuraliste qui a cependant le style cognitif d'un philosophe analytique[1]. Sa démarche, lente et implacable, se poursuit pendant les années par un dialogue ininterrompu avec soi-même et les quelques interlocuteurs qu'il reconnaissait en tant que tels. Notamment, ses points de repères théoriques principales correspondent aux noms de Saussure, Trubetzkoy, Buyssens et Hjelmslev.[2]

Le premier mérite que le dernier Prieto reconnaît à Saussure, c'est peut-être celui d'avoir compris la sémiologie en tant que théorie des institutions. En fait pour Prieto, tout comme pour Saussure, la langue n'est autre chose qu'une institution, et la sémiologie a la tâche d'étudier les lois qui règlent institutions, en général. On peut exprimer ces lois par trois oppositions (1990/97: 16)[3]: a) rapports d'opposition *vs*. rapports d'échange; b) institution abstraite *vs*. réalisations concrètes; c) fonctionnement de l'institution dans un moment donné *vs*. évolution de l'institution dans le temps.

Trubetzkoy n'est moins fondamental que Saussure : Prieto lui emprunte la notion de *pertinence*, peut-être la plus importante de son appareil théorique, et il va l'élaborer dans une forme qui a été reprise par d'autres auteurs, de façon qu'elle devient le principe général de tout cognition humaine. En outre, la phonologie, en tant qu'*étude des connaissances d'un sujet*, constitue pour Prieto le paradigme des sciences humaines, qui sont toujours des *connaissances de connaissances* (*SS*1: 12, 23 sqq.).

L'apport de Buyssens à la sémiologie structurale consiste, pour Prieto, dans le lien qu'il sût poser entre la sémiologie et l'étude de la *communication* en tant que manifestation intentionnelle de contenus mentales. Même après avoir élargi le champ de ses intérêts aux phénomènes sémiotiques non communicatifs (cf. *infra*), Prieto va toujours considérer la communication en tant que domaine central e fondamental dans l'univers des objets de la sémiotique.

À travers Hjelmslev, enfin, Prieto découvre quelques noyaux théoriques (structure sémiotique, connotation, norme), mais surtout les coordonnées formelles pour identifier, une fois pout toutes, l'objet de la sémiotique (c'est-à-dire, pour délimiter le domaine dont l'adjectif 'sémiotique' peut être employé. La notion de 'structure sémiotique' (cf. 1975a: *Introduction*; *SS*1: 33 sqq.) est première, et les autres notions introduites par Hjelmslev sont discutées – et parfois même refusées – à partir d'elle (cf. Fadda 2003).

## 2. De la sémantique structurale a la sémiotique de la communication

La premier partie de la production di Prieto se consacre à un domaine encore assez limité: la sémantique et la sémiologie des langues verbales et (juste la leçon de Saussure e Buyssens) des systèmes de signes pour la communication intentionnel.

[1] Cf. Fadda (2012). La lecture de Prieto n'est jamais facile, parce qu'il ne se borne pas à utiliser un jargon, mais sa prose ne concède rien aux exigences de style. Cependant, c'est cette façon même de s'exprimer qui permette de déceler tout passage du raisonnement, et aussi la possibilité d'insérer aisément les notions qu'on présente dans un système de définitions interconnectées.

[2] Dans un autre article, à paraitre sur *HEL,* j'espère pouvoir approfondir les relation à ces (et d'autres) savants, et aussi les rapports (pour la plupart négatifs) avec l'école de Genève.

[3] Toute renvoi avec le seul an de publication est référé, bien entendu, à Prieto. Les volumes des *Saggi* sont dénotés par *SS* suivi du numéro du volume.

Dans ce domaine, il travaille pourtant avec une grande (comparable même à celui d' Hjelmslev), en s'inspirant du travail accompli par Trubetzkoy sur la phonologie.

### 2.1 La sémantique structurale en tant que noologie

En 1964 sont publiés les *Principes de noologie*, ou (même avant la *Semantique structurale* de Greimas) on essaie à donner réalité au rêve hjelmslevien d'une analyse du contenu symétrique à celle du plan de l'expression.

Le choix de Prieto, c'est celui de ne pas aborder une analyse complète du plan du contenu d'une langue – ce qui aurait été chimérique – mais bien plutôt de prendre son départ par l'acte de communication (ou acte sémique) individuel, en essayant à comprendre en quel mesure sa réussite (ou son échec) est déterminée par des facteurs proprement sémantiques, et combien elle l'est par des facteurs pragmatiques et contextuels.

La contribution proprement sémantique est analysable en noèmes[4], i.e. traits pertinents sémantiques, parallèles aux traits phonologiques. Par la distinction saussurienne entre signifié (en tant que *classe*) et sens (en tant que membre d'une classe), il arrive ensuite à établie une typologie des rapports logiques entre les signifiés et entre les noémes, envisagés en tant que combinaisons de caractères et dimensions (cf. *infra* § 4.2).

### 2.2 Una théorie pour la sémiologie de la communication

Au tournant des années '60 Prieto se consacre à une systématisation de sa propre sémiologie de la communication, dont le résultat est *Messages et signaux*. Dans cet ouvrage, bref et systématique, il développe une théorie générale de l'acte de communication qui ait une grande fortune.

Après une belle préface où, à partir de l'analogie entre instrument et signe, le sémiologue argentin nous donne un manifeste de sa forme particulière d'humanisme (« l'univers est devenu la chose de l'homme »: 1966: 5), on présente l'analyse de l'acte sémique en tant qu'*indication* : l'émetteur doit essayer à déterminer l'incertitude du récepteur (c'est-à-dire, il doit adresser sa curiosité dans un domaine précis) et puis la réduire, jusqu'au moment dont le récepteur ne peut avoir de doute par rapport au sens exacte que l'émetteur veut lui transmettre. Pour faire ça, l'émetteur (qui est chargé de la responsabilité de la réussite ou de l'échec de l'acte sémique) dispose des moyens linguistiques, mais aussi de la faculté de diriger l'attention du récepteur sur les éléments du contexte.

Par la suite, on quitte la perspective propre au participant à l'acte sémique, pour développer dans un sens sémiotique générale les considérations de Martinet sur l'économie phonologique et syntaxique, tout en distinguant entre l'économie dans le *cout* de la communication et dans la *quantité* d'information qu'il faut donner. Dans le premier cas, on a à faire avec la quantité et l'organisation des signales nécessaires pour décrire de façon exhaustive un *champ noétique* donné (*i.e.*, l'ensemble des signes qu'on peut exprimer par un code), et donc avec la question de l'*articulation* ; dans le deuxième, avec la possibilité (qui n'est donnée que dans les langues) d'adapter le choix et la gestion des signaux à employer par rapport aux circonstances de l'acte sémique.

[4] À ne pas confondre avec les notions homonymes de Husserl et d'autres savants.

## 3. Des nouveaux thèmes pour la sémantique et la sémiotique

Depuis le deuxième lustre des années ’60, Prieto se consacre à une révision globale de sa sémiotique qui, sans en nier les principes fondamentaux, l’amènera à un remarquable élargissement par rapport à sa perspective initiale – un travail dont la première conclusion est représentée par *Pertinence et pratique*.

### 3.1 La gestation du tournant anthropo-sémiotique

Après 1965, Prieto instaure un dialogue avec Barthes sur les sujet de la connotation (qu’il considère en tant qu’une classification *seconde* d’une pratique, successive par rapport à celle qui établit son but) e de la « sémiologie de la signification », en tant que domaine qui inclut la linguistique et la sémiologie de la communication, mais vise *en général* l’étude des indices conventionnels et socialisés, même non intentionnels. En outre, il souligne que le plan du contenu est sujet à *deux* classification, dont l’une (champ noétique) concerne l’ensemble des but qu’on veut obtenir, et l’autre, qui seule est proprement linguistique, l’ensemble des signaux (champ sématique) qu’on peut employer pour les obtenir.

D’un point de vue épistémologique, il rend explicite la relation entre connaissance et praxis et, en prenant son départ par l’idée de la phonologie en tant que connaissance des connaissances (= phonèmes) des sons, établit la nature *cognitive* de l’objet de la sémiologie (1975b: 153 sqq.)[5]. Sur ces acquis, il va batir l’édifice de *Pertinence et pratique.*

### 3.2 Le principe fondamentale de l’anthropo-sémiose: pertinence et pratique

Dans *Pertinence et pratique* on trouve pour la première fois les principes – présentés ensemble, et avec clarté – d’une théorie générale de la sémiose humaine, conçue en tant qu’une extension de la phonologie et de la linguistique structurales.

Le point de départ, c’est l’idée que toute production phonique (et, en général, tout acte sémique) présuppose la connaissance et l’emploi du système de classification de sons qui est la langue. Il y a donc une relation fondamentale entre linguistique et théorie de la connaissance, parce que dans la connaissance et dans l’emploi de la langue on peut observer des mécanisme qui sont à l’œuvre dans tout connaissance humaine (1975b : 9) Notamment :

> Toute connaissance est impliquée dans une pratique. Puisque, d’autre part, toute pratique [...] implique évidemment une certaine façon de connaître la réalité sur laquelle elle s’exerce, connaissance est pratique, c’est-à-dire connaissance et fonction, sont inséparablement liées. (1975a: 10)

Bref, il n’y a pas de connaissance qui ne soit pertinente dans une pratique (c’est-à-dire, qui ne soit le moyen ou le but de quelque chose qu’on fait), et donc il n’y a pas de connaissances qui soient absolues en ce sens. Prieto dévéloppe cette idée[6] jusqu’à ses conséquences extrème, et il arrive à qualifier d’ « idéologique » toute connaissance (scientifique ou pas) de la réalité matérielle qui ne reconnaît pas son enracinement dans une pratique, et d’ « idéologique » toute forme de pensée qui n’est disposée à expliciter son propre sujet collectif et ses objectifs.

---

[5] Cf. Béguelin (1990) pour une discussion de cet aspect à propos de la linguistique.

[6] Bien exprimée par l’exergue du livre, emprunté à Brecht : « Il demande à chaque idée: qui sers-tu? ».

## 4 – Un système de l'anthropo-sémiose, voire « le traité *d'une* sémiotique »

Dans les années qui suivent, Prieto intensifie ses contacts avec ses interlocuteurs italien (De Mauro, Eco, mais aussi le group de « Semiotica e pratica sociale »), au niveau académique aussi qu'éditorial. Enfin, il confie à l'éditeur *Pratiche* de Parma, lié à Emilio Garroni[7], un recueil d'essais en italien, qui n'avait au début que la fonction de réunir quelques écrits dispersés et de les présenter au public italien, en y ajoutant quelques inédit. Menacé par un cancer, il ne projette d'abord que les deux premier volumes, qui sont relativement autonomes, et sont consacrés à des problèmes d'épistémologie et d'esthétique. Ensuite, dans une situation dont sa maladie semblait être moins féroce, il conçoit le plan d'un ouvrage en quatre volume, dont les deux derniers essayent à retravailler la sémiologie des langues à la lumière de la nouvelle approche plus générale. Il n'arrive cependant qu'à compléter le troisième volume, même si nous avons assez des matériaux (tout à présent inédits) destinés au quatrième. Le complexe de l'ouvrage est unitaire et cohérent, et constitue la *summa* de la pensée mature de ce savant, « *il* trattato *di una semiotica* » (*SS*3 : 7), qui n'a trouvée la fortune qu'elle méritait. Dans les pages qui suivent, je vais en fournir une présentation organisée par des noyaux théoriques[8].

### 6.1 Deux façons d'être *un*

La notion di identité est une bonne porte d'accès au travail de Prieto. La question est la suivante : qu'est-ce que ça signifie, que d'être *la même chose* ? On a deux possibilités. Dans un premier cas, on assume *tous* les caractères d'un objet matériel, de façon telle qu'il ne peut qu'être égal à soi-même, et l'on détermine aussi ce que Prieto appelle *identité numérique* (désormais IN). Ou bien, on n'assume que des *traits pertinent* qui rendent un objet « le même » par rapport à tous les autres qui partagent tous ces traits, et on à a faire alors avec une *identité spécifique* (désormais IS)[9].

Bien évidemment, on peut pas penser de classifier *tout* objet en tant qu'IN distincte, mais il faudra le plus souvent le faire sur la base des IS pertinentes. Notre monde, donc, est peuplé pour la plupart d'objets dont on est intéressés à l'IS, et pas à leur IN[10].

Un autre distinction fondamentale entre IS et IN relève de leur rapport respectif avec le *temps*, qui est défini par Prieto comme la dimension des transformations. Ce qui peut *se transformer*, en fait, n'est que l'IS. Tout chose, en effet, change toujours ses caractères, en assumant ainsi des IS différentes. Mais ce qui est important *pour nous*, pourtant, est l'IS pertinent. Si celle-ci va changer, l'objet devient « une autre chose » (p. ex., une chenille devient un papillon)[11].

---

[7] Dont les malheureuses vicissitudes financières sont aussi à la base de la fortune très limitée des dernières travaux de Prieto.

[8] Dans l'exposition qui suit, faute d'espace, on ne pourra pas présenter bien d'aspects intéressants des *Saggi* (tels que les théories sur la photographie et la cinématographie, ou la dernière redéfinition des notions linguistique dans *SS*3 et les fragments de *SS*4).

[9] Dans *SS*3 les dénominations changent, et l'on parle alors d'identité *extensionnelle* et *intensionnelle.*

[10] Il y a pourtant des cas dont l'IN devient fondamentale, p. ex. lorsqu'il s'agit de déterminer un *originel* (cf. *infra*).

[11] Mais il y aussi des objets qui ont un IS, mais pas d'IN (cf. *infra* § 4.3).

### 6.2 Objets et relations

Pour Prieto, donc, les objets sont toujours (et pas seulement dans la linguistique) donnés par les points de vue : le point de vue ne se borne pas à « encadrer » l'objet, mais bien le crée. Il s'agit certes d'un relativisme, mais pas absolu : le points de vue dont les objets ont leur naissance sont toujours *pertinents*. Point de vue et pertinence sont alors en fait synonymes, et l'on peut faire la différence entre deux types de point de vue, qui travaillent cependant toujours de façon conjointe :

- *inhérent* **(**donné par un caractère « interne » à l'objet)
- *relationnel* ou *fonctionnel* **(**donné par une relation avec quelque chose d'externe) [12]

et parmi trois types d'objets matériaux (cf. *SS*2 : 69 sqq.):

- *spatiaux* (ex. une affiche), dont on ne pertinentise que des caractères spatiaux
- *temporaux* (ex. l'exécution d'une symphonie dans une émission radio) dont on ne pertinentise que des caractères temporaux
- *spatio-temporaux* (ex. un match de foot), dont on pertinentise à la fois des caractères spatiaux et temporaux

Les objets spatiaux *peuvent se transformer* (p. ex. une affiche peut se déchirer ou se décolorer, et une voiture peut se casser suite à un accident), tandis que les objets dont le temps est une dimension définitoire ne le peuvent pas.

Revenons donc au premier problème de Prieto : comment pouvons-nous identifier les objets ? La réponse (cf. *SS*1 : 123 sqq.) semble nous conduire vers un paradoxe : pour identifier quelque chose, il faut pouvoir le différencier de toute autre chose, et donc le comparer avec elles – mais on peut pas rien comparer, si on n'a pas de base commune de comparaison.

Prieto recourt à nouveau à la phonologie, en appelant *schèmes contrastifs* tous moyens employés pour définir un individu en partant de *dimensions* communes et *caractères* différenciateurs (tout comme en phonologie on oppose le mode d'articulation – occlusif, fricatif, etc. – à la place d'articulation – dentale, palatale, etc.). Selon le sémiologue argentin, ce mécanisme est propre non seulement aux techniques d'identification standardisées (telles que les pièces d'identité), mais à tout acte de reconnaissance d'un objet matériel.

### 6.3 Savoir et Agir

Dans les *Saggi* Prieto établit un lien même plus étroit entre praxis et connaissance, mais il vise surtout à ce-dernière : il définit (*SS*1 : 85 sqq.) le sens en tant qu'une *connaissance* que l'émetteur veut transmettre au récepteur. Il distingue en outre entre *savoir* (connaissance actuelle, qui peut être vraie au fausse) et projet (savoir appliqué, qui peut être bon ou mauvais) et, sur cette base, entre information (sens-savoir : ex. : « demain, il fera beau ») et injonction (sens-projet : ex. « demain, on va fêter ! »).

À la base de toute ça on a bien évidemment les *pratiques*, qu'on peut définir en tant qu'utilisations, de la part d'un *sujet* (*exécuteur*), d'un *moyen* (et possiblement d'une matière première) pour arriver à un *but*. Ce dernier, qui constitue l'intérêt du sujet, crée la *pertinence*, et il est donc logiquement antérieur au moyen (le but

[12] On identifie les objet par des fonctions prédicatives d'inhérence (ex. « x est grand ») ou de relation (ex. « x sert à tourner les vis ») : cf. *SS*1 : 63 sqq..

détermine le moyen, et pas vice versa : donc, la pertinence est antérieure à la vérité). Le moyen d'une pratique peut être appelé *ustensile* (s'il a été produit en vue de ce but même) ou expédient (si ce n'est pas comme ça).

Tout pratique doit être *matérielle* (si elle vise à la production d'un objet matériel) ou bien *symbolique* (si elle vise à la production d'un objet mental, comme un savoir ou un concept). Dans le cas des pratiques matérielles on peut parler de matière première (p. ex. le bois pour produire un cheval à bascule), et aussi des techniques, c'est-à-dire ces pratiques qui servent à produire les moyens, ou les matières premières – pour une autre pratique (p. ex., la synthèse des composés chimiques pour obtenir les médicaments). Les pratiques symboliques, elles, produisent des objets mentaux, c'est-à-dire des IS qui n'ont pas d'IN.

Cette relation entre pertinence, pratique et connaissance fonde le *materialisme* (*SS*1 : 23 sqq.) de Prieto, qui se base sur une idée de *réalité matérielle*, qui existe en soi et indépendamment de la connaissance de l'homme, mais n'a pas d' « essences » qui puissent déterminer *a priori* la façon dont elle est connaissable. Elle est donc infiniment fragmentable (selon une infinité de points de vue inhérents et relationnels) et passible d'un nombre infini de représentations ; 'infiniment', cependant, ne signifie pas 'indéfiniment' : il y a des principes (tout d'abord, le principe de contradiction) qui limitent les interprétations possibles.

Au niveau épistémologique, Prieto reprend l'idée déjà présentée dans *Pertinence et pratique,* avec la distinction entre sciences de la nature (concernant la *réalité matérielle*) et sciences de l'homme (concernant la réalité historique, c'est-à-dire les connaissances des connaissances de la réalité matérielle). La sémiologie n'a pas d'ambition « impérialiste », mais réclame pourtant un rôle de guide pour les sciences de l'homme (*SS*1 : 41 sqq.).

### 6.4 Interprétation d'indices et communication

Dans les *Saggi* Prieto revient au sujet de l'acte sémique en tant qu'indication. Les pratiques symboliques sont toutes aussi des interprétations d'indices (désormais II), mais il n'y a qu'un sous-ensemble des II qui implique la communication. Pour cette raison, il décrit aussi les II où la communication n'est pas impliquée.

Les II ont toujours comme but un *objet mental*, qui est un savoir concernant un référent (l'indiqué – catégorie plus générale et incluant le signifié). Le référent peut être un objet mental ou matériel, tandis que l'indice doit être un objet matériel.

Indice----------→ indiqué (savoir concernant)----------→référent
(moyen) (but)

L'II permet d'obtenir des informations concernant un objet même si on n'a pas de contact sensoriel avec cet objet-même, et elle est notre principal outil pour apprendre et connaître. Dans tout cas, il faut reconduire l'indice (qui est un objet individuel, tout comme le signal) à un *indiquant* (qui est une classe, tout comme le signifiant). On peut avoir d'indications :

- *d'attribution* (qui permettent de savoir qu'un objet – dont on suppose l'existence – présente certains caractères)
- *d'existence* (qui permette d'inférer l'existence d'un objet)

Souvent les indices forment une chaine. On peut en dégager plusieurs types, qui tendent à se disposer sur un continuum qui a deux limites :

- Les *comportements* sont des indices qui nous aident à supposer qu'un sujet a établi un projet (ex. : je m'éveille et il n'y a pas de yaourt dans le frigidaire – donc quelqu'un dans ma famille a décidé de faire un casse-croute nocturne)
- Les *empreintes* exhibent un simple rapport cause-effet (ex : je frappe mon ennemi, et puis je suive les taches de sang sur la neige – mais il n'a pas décidé de saigner), ce qui augmente leur degré de certitude.

Les indices – on vient de le voir – peuvent être ustensiles ou expédients. Bien que l'emploi d'ustensiles ne soit pas limité aux langues, c'est bien dans les langues qu'on les emploie davantage[13].

La communication, donc, peut être considérée en tant qu'II, selon le schéma suivant :

indiqué
signal----------→ (savoir sur) ----------→sens (=référent)
(but du récepteur lors de l'II)

Mais le sens, a son tour, a un ou plus référents, et donc le schéma complet est :

indiqué référent
signal -------→ (savoir sur) ----------→(de l'indiqué)------→(réf. du sens)

On peut donc envisager la communication en tant que pratique symbolique comme une II complexe, dont l'émetteur et le récepteur exercent des rôles différents.

**6.5 Art et musique**

L'approche particulière du dernier Prieto à l'œuvre d'art est lié à sa réflexion sur l'identité des objets matériaux et mentaux. Notamment, il affirme que la création d'un œuvre d'art est une forme *d'invention* (cf. *SS1* : 35 sqq.) – c'est-à-dire, dans son jargon, la création d'un *concept*, d'une IS capable à satisfaire certains buts dans une pratique symbolique déterminée. L'artiste est donc en premier lieu un *inventeur*, le créateur de l'IS qui constitue l'invention. Il ne faut pas le confondre son rôle avec celui de l'exécuteur (même lorsque les deux sont une et la même personne) : ce dernier est celui qui produit un objet matériel doué de l'IS qui constitue l'invention (et qu'on appelle ainsi une *réalisation* de cette invention-même). L'invention ne coïncide avec ses réalisations (on peut y en avoir une, plusieurs, ou aucune), et l'exécuteur, quant à lui, peut être individuel, pluriel, ou bien tout simplement absent.

Fort de cette conception, Prieto attaque le « mythe de l'originel » (cf. *SS*2 : 23 sqq.), c'est-à-dire l'idée que la qualité/valeur artistique est lié à une IN. Il s'agit d'une attitude qui donne lieu au phénomène du *collectionnisme*, qu'on peut définir comme l'attribution d'une valeur aux objets matériaux par rapport à leur *authenticité.* Pour le sémiologue argentin, pourtant, le seul avantage que les originaux présentent par rapport aux copies (réalisations effectuées en employant l'original comme un *signal* dont il faut prendre des indications dur l'IS à reproduire) et aux *reproductions* (réalisations effectuées en employant l'original comme *moyen* matériel dans une *technique*, p. ex. photographies), c'est que les originaux sont censée être (presque

[13] Il faut ajouter aussi les signaux-expédients (p. ex. je branle une bouteille parce que je veux qu'on m'amène de l'eau) et les indices faussement spontanés (où j'essaie à tromper l'interprète, en le conduisant à voir un comportement en tant qu'empreinte : p. ex. je fais marcher mon cheval à l'arrière).

toujours : il faut penser aux œuvres inachevées) des réalisations que l'auteur aurait approuvé – mais en générale toute réalisation exhibant l'IS pertinente *a la même valeur esthétique que toute autre.*

Parmi les cas d'originel non-existant le plus intéressant est celui de la musique (cf. *SS*2 : 49 sqq.). Comment choisir, en fait, l'exécution *originale* ? et qu'est-ce qu'on doit faire lorsqu'*il n y a jamais eu* d'exécution ? On peut saisir ici toute la différence avec *Pertinence et pratique* : la classification des arts qu'y était ébauché (dont le principe était la pratique « primaire » : bâtir un édifice, représenter un personne, exposer un récit, etc.) n'avait pas de place pour la musique (au moins de supposer un pratique primaire zéro), tandis que l'art des sons devient dans les *Saggi* le paradigme de la nouvelle conception.

### 6.6 Sémiotique du sujet[14]

Le thème du sujet est approché par Prieto d'un point de vue sémiotique (cf. *SS*2 : 159 sqq.) tout en prenant départ par son aspect le plus matériel : le fait que chacun parmi nous a – ou bien *est* – un objet matériel, un *corps*. Il s'agit, cependant, d'aun objet matériel particulier, qui peut être une *cause* sans avoir été un *effet*, parce qu'il est capable de *décision*.

La découverte, par le sujet, de l'existence d'objets matériaux, se produit en parallèle avec la découverte de son corps en tant qu'objet matériel : je découvre qu'il y a des objets matériaux au même coup que je découvre que *moi aussi*, j'en suis un.

Par la reconnaissance de sa propre consistance en tant qu'objet matériel, on atteint la conscience de l'IN numérique propre et des autres objets, et aussi à la capacité à former des *concepts*, quand-même à l'état plus simple (p. ex. : « arbre », « pierre »).

Pourtant, l'être humain n'est pas sujet que parce qu'il reconnaît un monde matériel dont il est partie : un sujet n'est pleinement tel qu'au moment où il découvre qu'il y a d'*autres sujets* (autres « uns ») et n'arrive à se mesurer par eux. Dès lors, il ne pourra non plus vivre comme s'il était tout seul. Les étapes de cette « découverte » (« dialectique de l'un et de l'autre ») se développent à partir de ce que Prieto appelle le « dilemme anorexique » : faut-il manger (en satisfaisant les atteintes de sa mère, son premier « autre »), ou bien affirmer son individualité *contre* l'autre, par le refus de la nourriture ?

On peut parler, à ce propos, d'une naissance symbolique, parallèle et successive à l'entrée dans la vie biologique. L'entrée dans la vie symbolique est une perte de l'inconscience – mais celui qui n'est jamais nait symboliquement n'est pas, à proprement parler, un sujet humain.

Les moyens pour la *survivance symbolique* sont découverts peu à peu à travers le jeu, et ils amènent à ce que Prieto appelle « normalisation » : dès son accès à la vie symbolique, et de plus en plus, le sujet prend conscience qu'*il y a plusieurs moyens alternatifs pour opérer les mêmes pratiques*, dont le choix dépend par ses décisions, et ainsi il adopte une « systématisation non instinctive de l'instinct » (*SS*2 : 190).

Chacun parmi nous, donc, est appelé constamment à des choix concernant la façon de faire les choix qu'il fait, et ces choix ne sont jamais innocentes, parce qu'elle nous posent en relation avec tous les autres qui partagent nos choix – ainsi qui nous appartenons à autant de communautés quant il y a des choix qui nous adoptons. Tout ça nous donne une *identité symbolique*[15], qui est un faisceaux de normes qui les autres

[14] J'ai discuté de façon plus approfondie le sujet de ce paragraphe dans Fadda (2007).

[15] Prieto n'emploie pas cette expression, mais je crois qu'on peut la considérer une extension légitime de sa terminologie.

sujets peuvent connaître en tant que signe. Notre définition symbolico-sociale, la façon dont les autres nous voient, est donc donnée par toute choix par laquelle on règle nos comportements. Cependant, le fait que les objets de ces choix sont toujours partagés avec d'autres ne supprime pas notre liberté : la capacité de choisir, et la responsabilité qu'en dérive, restent bien à nous.

### 5– L'héritage de Prieto

Plusieurs commentateurs ont souligné le rôle de pionnier que le sémiologue argentin a joué dans les années '60 et '70. Au moins trois fois, dans cette période, il s'est trouvé à ouvrir des chemins qui ont été depuis battus par beaucoup d'autres savants, notamment avec l'étude de la sémantique structurale par celui des conditions de l'acte sémique, la systématisation de la sémiotique de la communication, et enfin l'établissement de la pertinence en tant que principe générale de toute connaissance humaine.

Cependant, son héritage ne peut pas se réduire à ça : même la présentation très brève que je vient d'offrir peut être suffisante – ou quand-même j'ose l'espérer – à montrer que la dernière phase de sa pensée n'est pas moins novatrice et intéressante, même (ou bien surtout) à présent.

## Références bibliographiques[16]


BEGUELIN, Marie-José, 1990 : *Conscience du sujet parlant et savoir du linguiste,* dans : *Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Festschrift für Rudolf Engler*, (éd. par R. Liver, I. Werlen & P. Wunderli), Tübingen, Gunter Narr, pp. 208-220.

BÜHLER, KARL, 1934 : *Sprachtheorie*, JENA, G. FISCHER [tr. fr. : *Théorie du langage*, Paris, Agone, 2009].

BUYSSENS, Eric, 1943 : *Les langages et le discours*, Bruxelles, Office de Pubblicité.

FADDA, Emanuele, 2001 : *Le lieu théorique de la sémiologie de L. J. Prieto, CFS* 54, pp. 385-403.

*ID.,* 2003 : *L'aggettivo 'semiotico'. Note sulla lettura di Hjelmslev da parte di L. J. Prieto, Janus* 3, pp. 121-135.

*ID.,* 2004 : *La semiotica una e bina. Problemi di filosofia del segno a partire da Ch. S. Peirce, F. de Saussure e L. J. Prieto*, Rende, CELUC.

*ID.,* 2007 : *L'identité symbolique. Note sur le sujet de la sémiose chez Prieto*, *CFS* 57, pp. 73-84.

*ID.,* 2010 : *Le temps et les institutions. Pour un sémiologie de la transmission*, dans : Bronckart, Jean-Paul, Bota, Cristian & Bulea, Ecaterina (éd. par), 2010 : Le projet de Ferdinand de Saussure, Genève, Droz, pp. 271-290.

*ID.,* 2012 : *Luís J. Prieto : uno strutturalista « analitico » ?*, *Versus* 115, pp. 25-39.

GARDINER, Alan, 1932 : *The theory of speech and language*, Oxford, Clarendon, 1963[2].

HJELMSLEV, Luis T., 1943 : *Omkring sprogteoriens grundlæggelse*, Copenhague, Munksgaard [tr. fr. : *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968].

PRIETO, L. J., 1964 : *Principes de noologie*, Den Haag, Mouton.

*ID.,* 1966 : *Messages et signaux*, Paris, PUF.

*ID.,* 1975a : *Pertinence et pratique*, Paris, Seuil.

*ID.,* 1975b : *Etudes de linguistique et sémiologie générales*, Genève,: Droz.

*ID.,* 1989 (= *SS*1) : *Saggi di semiotica*, Parma, Pratiche, vol. I .

*ID.,* 1990 : *Ferdinand de Saussure (1857-1913),* Cours de linguistique générale*, 1916*, dans : *En français dans le texte*, Paris: Bibliothèque Nationale, p. 316 [réproduit dans *CFS* 50: pp. 15-16].

*ID.,* 1991 (= *SS*2) : *Saggi di semiotica*, Parma, Pratiche, vol. II .

*ID.,* 1995 (= *SS*3) : *Saggi di semiotica*, Parma, Pratiche, vol.. III . ,

*ID.,* (ined.) (= *SS*4) : *Saggi di semiotica*, vol. IV

SAUSSURE, Ferdinand de, 1922[2] (= *CLG*), *Cours de linguistique générale* (éd. par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d'A. Riedlinger), Lausanne/Paris, Payot.

TRUBETZKOY, Nikolaij S., 1939 : *Grundzüge der phonologie*, *Travaux du Cercle linguistique de* Prague 7 [tr. fr. : *Principes de phonologie,* Paris, Klincksieck, 1964].


[16] *CFS = Cahiers Ferdinand de Saussure.*